Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 35

Artikel: Au four banal
Autor: Adzes, Jeanne des
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-202605

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Allons, paysans, qu'on m'amène
Les froments mûrs, les froments lourds.
Je veux le blé de vos domaines,
J'en veux encor, j'en veux toujours !

Suants, avec des plaintes sourdes,
Les travailleurs, qui manquent d'air,
Traînent aussi les gerbes lourdes
Vers le tambour aux dents de fer.

Ici coule en nappes profondes
La paille longue aux flots légers.
Elle est liée en gerbes blondes,
Dont les chariots sont chargés.

Et là-bas, pesante cascade,
Le bon grain roule à pleins tamis.
Tels des soldats à la parade,
Les sacs s'alignent, bien remplis.

Le maître les compte et suppute
La valeur de tout ce froment,
Qui toujours tombe, et dans sa chute
Chante délicieusement.

Le cœur du paysan se gonfle
D'orgueil. Cependant que, sans fin,
La batteuse, qui toujours ronfle,
A ses pieds entasse le grain.

A. Roulier.

Viotti et le Ranz des vaches.

Lausanne, août 1905.

Messieurs les Rédacteurs du *Conteur*,

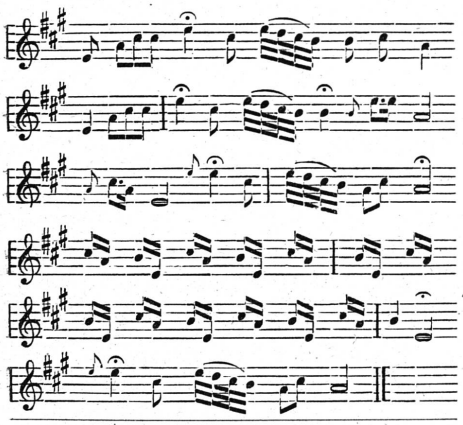
Vous avez fait grand plaisir en reproduisant, dans l'un de vos derniers numéros, les quelques lignes dans lesquelles Viotti a donné ses impressions à l'audition du *Ranz des vaches*. Peut-être quelques lecteurs seront-ils bien aises de trouver ici cet air lui-même, tel que l'a noté le grand violoniste. Il faut se rappeler, en le jouant, qu'il s'agit, comme le dit Viotti, de sons tantôt précipités, tantôt prolongés ou soutenus, notés sans rythme, donc sans mesure, la moindre mesure devant gâter l'effet.

« Ce berger, qui joue dans une longue trompe, comme dit Viotti, cette voix de femme, qui se mêle à ces sons tristes et doux, en formant un unisson parfait », n'est-ce pas, peut-être, une indication pour les organisateurs de la future Fête des Vignerons ?

Un de vos lecteurs.

* * *

Voici donc l'air du *Ranz des vaches* tel que l'a noté Viotti.



Au four banal.

Les villages vaudois qui ont su conserver leur four banal sont, croyons-nous, de plus en plus rares. Le vieil usage de faire le pain à la maison semble déjà n'être plus de notre époque. Maudit soit le progrès s'il doit nous priver un jour du savoureux pain de ménage et des succulents gâteaux de campagne. Tenez bon, mesdames, gardez aussi longtemps que possible le four communal et votre grande journée si bien remplie. Vous avez, n'est-il pas vrai, de nombreuses raisons pour y tenir ? Contre toute prédiction fâcheuse, il peut vivre longtemps encore : ce que femme veut....

* * *

C'est à la mère de famille qu'incombe la tâche de faire le pain de la maisonnée. Levée avant l'aube, à l'appel du « fournier », c'est elle, quand tout sommeille encore, qui de ses mains laborieuses fait le travail du boulanger. Semaine après semaine, pour être à la hauteur de sa tâche, elle doit avoir pour ses gens une portion généreuse du gâteau de la saison ; pour son mari, elle aura toujours celui qu'il préfère. C'est à elle aussi de faire la part de l'indigent, quand vient le « jour du pain ».

Elles sont jolies, les dames du village, quand elles vont au four. Bien coiffées, leur tablier éclatant de blancheur, parées des charmes naturels que donnent la vie des champs et le contentement d'esprit, conscientes de leur valeur, elles ont l'air d'aller à quelque petite fête intime. Et de fait, elle est charmante, cette heure passée au four.

Entrons-y !

Le maître présumé de céans s'empresse autour des corbeilles ; aide ici, aide là, fait vingt fois le voyage du four à la rue. A le voir ainsi, au milieu de ces dames à l'abord souriant, le « fournier » nous apparaît avoir une vie couleur de rose.

Quand toutes ont pris place, il balaie son four, puis, vivement, dans les profondeurs brûlantes, disparaissent gâteaux, « taillés » ou salées.

Et, cependant, les ménagères parlent du temps, des récoltes, du bétail, des maladies, des bien portants, des vieux garçons, des futurs ménages. Elles ont prévu le passé, elles prévoient l'avenir : c'est un effet de la chaleur ambiante. Pendant ce bavardage, le « fournier » fume tranquillement sa pipe. Lorsqu'il juge le moment opportun, il entr'ouvre le four, d'où s'échappe aussitôt, en une buée épaisse, l'odeur exquise des gâteaux fumants. Chacune veut le sien, et vite s'en va l'examiner.

— Le mien n'est pas cuit.

— Le mien va bien.

— Le four n'est pas chauffé à fond ; ils sont surpris.

— Bien sûr qu'ils sont surpris, le mien est brûlé ! Quelle farce vous me faites, fournier ; notre Henri qui est tant difficile.

— Il n'a peut-être pas tant de mal, hasarde le fournier.

— Pas tant de mal ! Venez-y voir, et autant de beurre comme j'y ai mis.

— Montre-moi ça, fait la grande Julie, une femme d'expérience. Aplatis ces gonfles ; mets-y une bonne poignée de cassonnade, gicle un peu d'eau par dessus, tu oseras au moins sortir du four avec.

Les choses ainsi faites, ces dames n'ont qu'une voix pour déclarer le gâteau parfait.

— Bon ! le fournier m'a fait un berceau, s'écrie gaiement une jeune femme jolie à croquer, sous ses « frisettes » blondes.

— Ça pourrait plus mal tomber, fait remarquer le fournier malicieux.

— Que nous chantez-vous de berceau ? murmure une voix grondeuse ; ces « taillés » se reviennent tout ; ça vient du chauffage.

— J'ai pourtant chauffé comme d'habitude, proteste le fournier.

— Eh ! voilà un gâteau qui n'est à personne, dit une de ces dames, désignant une « feuille » copieusement garnie.

— C'est celui à Jeanne de la Rochette, affirme la grande Julie. Les fait-elle bons, ses gâteaux ! C'est pourtant mal fait de donner çà à des pensionnaires.

— En tout cas, c'est mal fait, à des gens qui ne battent pas le coup de tout l'été.

— Ils viennent pour respirer dans le bois ; ils n'ont pas trop d'air, par Genève.

— S'il me fallait vivre sans air, je crois que je viendrais malade, déclare la grande Julie.

— C'est comme moi, il me faut la campagne. Sait-on si elles paient bien ces dames de Genève ?

— Qu'en sait-on, ce n'est pas la Jeanne qui dit tant ses affaires.

— Je la trouve rudement fière ces temps ; depuis qu'ils ont rangé leur maison, ce n'est plus la même.

— Vous pourriez aussi tenir des pensionnaires, vous, Julie, insinua la femme au boursier.

— Ah bien, oui ! c'est notre homme qui voudrait ces encoubles au milieu des ouvrages !

— Avez-vous compté vos pains ? demande le fournier en prenant son ardoise.

— Bien sûr que non, répond vivement la grande Julie, il faut pourtant être raisonnable. Ne dirait-on pas qu'on perd son temps ? A propos, savez-vous comment ça va à la Ferme, avec cette jeune femme ?

— Je crois que ça ne va pas trop bien, répond la femme au boursier, la cousine à ma belle-sœur me disait hier qu'on lui avait dit qu'elle n'entendait rien à la campagne.

— C'est bien dommage pour lui, un si gentil garçon.

— Aussi pourquoi va-t-il chercher une femme *dans le dehors*, comme s'il n'y avait pas assez de gentilles filles au village qui lui auraient convenu.

— Vous perdez votre tablier, Julie, dit tout-à-coup la jolie blonde, toujours rieuse ; un monsieur pense à vous !

— Je me moque bien de ton monsieur, j'en ai pardi assez avec notre homme qui ronchonne tout le jour.

Puis, rattachant son tablier :

— Il paraîtrait qu'elle ne sait pas seulement pétrir. Pauvre Charlotte, si elle voyait ça ; elle qui aimait tant venir au four.

— Eh bien ! oui ! vous rappelez-vous, Julie, de son vivant, on ne sortait jamais avant la demie.

— Si je m'en rappelle !... C'était le beau temps. Après tout, c'est bien du bonheur qu'elle soit morte ; Dieu sait comme elles se seraient accordées !

— Avez-vous fini, cette fois ? demande le fournier en reprenant son ardoise.

— Vous êtes terriblement pressé, aujourd'hui, c'est pourtant le seul moment qu'on a de bon de toute la semaine.

— Pour moi, j'aimerais mieux me passer de manger que de manquer ma fournée, déclare la grande Julie ; on n'a au moins pas tout le temps les hommes sur les talons.

— Quelle patience il vous faut, fournier, dit une bonne grand'mère.

— Que voulez-vous, mère Françoise ; de la patience, il en faut terriblement dans ce monde.

— Je crois bien qu'il en faut, affirme la grande Julie, en prenant soudain un air attristé ; on en a toutes besoin.

— Hélas ! oui, on en a toutes besoin, soupirent en chœur ces dames.

Gravement, le fournier appelle chacune d'elles ; à tour de rôle, elles déclarent le nombre de leurs pains. Son compte fait, il en annonce 93.

— Eh bien ! fait d'un air satisfait la femme au boursier ; c'est une jolie fournée. N'est-ce pas, fournier, qu'on est une jolie fournée ?

— Bien jolie, répond-il de son air le plus persuasif.

Maintenant ces dames se sont rangées de chaque côté du four, tenant chacune autant de pains que possible ; l'une après l'autre, elles les mettent sur la pelle, leur donnent un « coup de marque », et voilà les pains, sous l'impulsion du fournier, *rangés* en *rangs* serrés pour la cuisson.

C'est un moment d'accalmie.

On n'entend que la crépitation du feu et le bruit de la pelle. Tout à coup, rompant le silence, la voix de la grande Julie s'élève :

— A propos, avez-vous entendu dire que la fille au régent est déflancée ?

— Taisez-vous, s'écrient en chœur plusieurs voix, ce n'est pas possible.

— Il y a trop longtemps qu'ils se fréquentent pour qu'on me fasse croire ça.

— Quelqu'un l'aura dit pour faire causer le monde, suggère le fournier.

— Vous êtes bon pour le croire, répond la grande Julie ; s'il n'y avait rien, les gens n'en parleraient pas.

— A propos, à quelle heure faut-il apporter nos « persis ? »

— C'est pour quatre heures, répond le fournier en soufflant sur les petites bûches qui doivent éclairer le four.

— Quelle *pouette* heure, déclare une de ces dames ; juste le moment du café !

— En tout cas, c'est une *pouette* heure. Eh bien ! venez à cinq ; j'aurai au moins le temps de goûter.

— Je ne vois pas pourquoi on change les heures, fait, d'un ton fâché, la grande Julie. D'ailleurs, cinq heures c'est l'heure des bêtes.

— C'est vrai, ça ; c'est l'heure des bêtes, répètent plusieurs dames.

— Ce n'est pas seulement le bétail, assure la femme au boursier, mais mon *perci* qui sautait déjà dehors ce bon matin ; j'ai dû le mettre sur la feuille pour l'arrêter.

— C'est tout ? demanda le fournier avant de fermer son four.

— Oui, on a fini, pour une fois ! Quelle corvée

que ce four! gémit la grande Julie en s'essuyant avec le coin de son tablier; les hommes ne savent pas ce que c'est pénible.

— Les hommes! ah bien oui! Ils diraient encore qu'on y vient pour notre plaisir!

Ayant rassemblé gâteaux, farine et corbeilles, ces dames s'apprêtent à sortir.

— Vous êtes entendues pour l'heure? demande le fournier, tout en prenant son gilet à manches suspendu à la porte.

— Jour de ma vie! s'exclame la grande Julie, on a risqué de partir sans l'heure.

Une discussion animée s'engage alors, mais ces dames jugent prudent de ne pas allonger les débats et se décident pour cinq heures, au grand mécontentement de la grande Julie, qui s'en va la première en murmurant: « L'heure des bêtes, pourtant, ne dirait-on pas qu'elles font exprès! »

Avec empressement ces dames quittent la place et paraissent fort affairées. De la rue, saluant alors le fournier avec leur plus aimable sourire:

— Merci, fournier. Au revoir, à la prochaine.

— Au plaisir, mesdames, c'est à votre service.

Puis, du seuil, les regardant partir:

— Enfin!... le bon Dieu les bénisse!...

JEANNE DES ADZES.

Plus royaliste que le roi. — Deux anciens camarades d'études et d'amusement, dont l'un est entré dans l'église et l'autre, dans l'enseignement, ne s'étaient pas revus depuis plusieurs années. Ils se rencontrent dernièrement dans une petite ville du canton.

— Salut, mon vieux, dit le second au premier.

— Pardon, fait celui-ci, mais je ne vous connais pas.

— Comment, tu ne te souviens pas de ton ami X. et des célèbres parties que nous avons faites ensemble à Lausanne.

— Je ne me souviens plus. J'ai reçu maintenant le don du Saint-Esprit! A. G.

Notre père Adam.

Adam, notre père à tous, n'était certes pas un homme petit.

Au dire d'un orientaliste français, Adam mesurait 123 pieds, 9 pouces, Eve, son épouse, notre mère, 118 pieds 9 ¾ pouces. Noé dépassait encore de trois pieds la centaine. Mais, depuis lui, nous descendons à 27 pieds, taille d'Abraham; 13 pieds, Moïse; 10 pieds, Hercule; 6 pieds, Alexandre-le-Grand; Jules César 5 pieds.

Il est heureux que l'humanité n'ait pas continué dans cette voie; aujourd'hui, au prix où sont les loyers, nous ne trouverions pas à nous loger.

Adam avait des armes tout comme les gens de haute lignée. Ces armes se composaient de trois feuilles de figuier. L'armoriste qui nous l'apprend nous explique ainsi la signification de cette armoirie: « C'estait pour autant qu'après avoir mangé du fruit de science, Adam s'estait couvert d'une feuille de figuier. » Et, sur cet important point d'histoire, Jean le Feron — c'est le nom de l'armoriste — « bastit quatre ou cinq grands livres et grands volumes, figurés selon son opinion. »

Nous nous en rapportons et vous aussi, chers, lecteurs, nous en sommes certain.

C'est pas une raison!

Un paysan s'était rendu à la foire pour acheter une chèvre.

Il rencontra là plusieurs connaissances avec qui, naturellement, il alla « boire un verre ». Chacun voulant offrir son « demi », le campagnard se trouva un peu émêché lorsqu'il fit son acquisition.

Le lendemain, rentrant à l'écurie pour donner pitance à sa chèvre, il fut tout ébahi de voir que c'était un bouc.

— T'enlève-t'y pas! s'écrie-t il, c'te poison de marchand m'a enfilé un bouc!

Un de ses voisins passait justement.

— Dis-moi, Abram, que me faut-y faire; le marchand m'a enguieusé; y m'a vendu un bouc pour une chèvre? Crois-tu que je puisse le lui rendre?

— Ma foi,... tu sais,... David, on ne peut pas trop dire; c'est un cass?... A ta place j'engraisserais tout bonnement ce bouc et je le vendrais à un boucher qui le fera passer pour du mouton.

— Tu crois?... Ouai!... Non! non! rien de ça, je veux le rendre à ce coquin de marchand. Y faudra bien qui le reprenne.

— Y n'est pas d'obligé.

— Comment! Quand on vend un bouc pour une chèvre? Y ferait beau voir!

— Mais non, mon pauvre David. N'est-ce pas, tu as vu la bête, quand tu l'as achetée?

— Bien sû que je l'ai vue.

— Eh bien, si c'est un bouc au lieu d'une chèvre, tu ne peux pas forcer le marchand à le reprendre; c'est pas un vice redhibitoire, ça.

La bonne heure. — A Lausanne, de nos jours.

Un monsieur, rentrant chez lui à une heure un peu tardive, est arrêté par un homme de mauvaise mine, qui lui demande l'heure.

Le monsieur, voyant tout de suite de quoi il retourne, applique un vigoureux coup de canne sur la tête de l'agresseur, en disant:

— Il a sonné une!

Le voleur s'enfuit, murmurant:

— Quelle veine tout de même que je l'aie pas rencontré une heure plus tôt!

Foin et patrie. — C'était jour de revue des milices, à V***.

On venait à peine de recommencer l'exercice, après le repos, que le ciel se couvrit, subitement. Il y avait de l'orage dans l'air.

Le commandant regarde l'horizon un moment et, comme on était en pleines fenaisons, il crie:

« Officiers, sous-officiers et soldats! Ceux d'entre vous qui habitent la campagne et qui ont des foins à rentrer sont licenciés. Quant à ceux qui n'ont rien à rentrer, qu'ils continuent l'exercice. »

La bouffarde. — On a donné, à cette expression, l'origine que voici:

Un caporal des sapeurs du génie de la grande armée s'appelait Bouffard.

En 1810, à la bataille de Friedland, il eut les deux bras emportés. Le lendemain, un des camarades du caporal trouva, au milieu des cadavres qui jonchaient le champ de bataille, un bras détaché du tronc et qui était affreusement raidi.

— Je le reconnais, s'écrie-t-il, c'est le bras de Bouffard; la main tient encore sa pipe, si bien culottée!

Cette pipe, qui devint la propriété de la compagnie, fut sur le champ baptisée *bouffarde*.

Post Ablage. — On nous écrit:

Entendu dans une station d'étrangers du Haut-Valais.

— Pourquoi ne mets-tu que des balivernes sur les cartes postales que tu envoies?

— Mais, je me conforme à l'inscription qui se trouve sur la porte d'entrée des bureaux de poste: « Poste à blagues » (Post Ablage).

— Ah! je comprends.

La patente.

M. Edouard Rod, dans son histoire de la *Fête des Vignerons*, rappelle que cette réjouissance populaire consistait primitivement en une simple « promenade », « parade » ou « bravade », suivie d'un banquet, et qui avait lieu d'abord une fois par année, puis une fois par trois ans, et ensuite une fois par six ans

« Ces parades, écrit-il, étaient fort goûtées dans le pays de Vaud J'ai encore vu, dans mon enfance, celle qui se célébrait autrefois à Nyon, où je suis né. On l'appelait *la Patente:* c'était la publication burlesque des prétendues « lettres patentes » accordées aux bourgeois par je ne sais lesquels de leurs anciens seigneurs. Le cortège s'arrêtait de place en place, et quelques danses se mêlaient à cette parodie. La Patente, n'étant qu'une simple farce, ne s'est jamais développée; on ne venait pas de loin pour la voir, les habitants mêmes de la ville y prenaient un médiocre intérêt. »

L'autre danger, 4 actes de Maurice Donnay, nous sera donné jeudi 7 courant, au Théâtre. C'est encore *Baret* qui est à la tête de cette tournée. Où donc trouver meilleure recommandation. *M*lle *Piérat*, de la Comédie française, jouera le rôle de Madeleine, dont elle est la créatrice; *M*me *Dora Laparcerie*, de l'Odéon, celui de Claire Jadain. Cette pièce, très dramatique, nous a été déjà fort bien donnée sous la direction de M. Darcourt. Elle eut un vif succès. Interprétée par les créateurs, le succès ne peut que grandir. — Rideau à 8 ½ heures.

Un moyen de défense. — Au tribunal criminel:

LE PROCUREUR GÉNÉRAL: « Je tiens à faire remarquer à messieurs les jurés que c'est la troisième fois que le prévenu pénètre avec effraction dans la banque Meyer et Cie. »

LE DÉFENSEUR: « Ce qui prouve que mon client avait en cette maison une inaltérable confiance. »

Incurable. — A l'atelier, un apprenti est étonné de ce qu'on le gronde tout le temps, tandis qu'on ne dit pas grand chose à l'ouvrier, qui boit souvent un coup de trop...

Le patron explique:

— Vois-tu, mon garçon, quand on est saoûl, ça passe, mais quand on est bête, c'est pour toute la vie

---

Sans moi. — Deux pêcheurs sont installés au bord de la Broie.

L'un deux tombe tout à coup à l'eau, à un endroit assez profond.

Son camarade, qui ne sait pas nager, cherche en vain à lui porter secours.

Enfin, le malheureux, après des efforts désespérés, parvient à se tirer d'affaire.

Sa femme, le voyant rentré tout trempé à la maison:

— Mais, François, au nom du ciet d'où viens-tu? Qu'as-tu fait pour te mettre dans un pareil état?

— Eh bien quoi, je suis mouillé; c'est rien, ça. Mais le plus beau, c'est que je suis tombé dans la Broie et que, sans moi, j'étais bel et bien noyé.

A la dernière. — Un marchand de cercueil à un client:

— Monsieur, si c'était pour moi, voilà ce que je préférerais; c'est du beau et surtout du solide.

Une résurrection. — Enfin, on peut le dire, c'est en famille que maintenant l'on va au Kursaal. La soirée d'hier, qui inaugure la nouvelle direction et la nouvelle régie, fut un véritable succès. D'abord, la salle, déjà si coquette, a été très artistement rajeunie et l'on y constate des modifications et des innovations fort heureuses. Remis à neuf, aussi, tout le matériel de scène. Quant au spectacle, on ne saurait désirer mieux, tant au point de vue de la variété qu'à celui du bon goût et de l'intérêt. Pourquoi vouloir citer l'un plutôt que l'autre des numéros du programme? Ils ont été tous chaleureusement applaudis. C'est une vraie résurrection, dont nous félicitons sincèrement MM. Barraud et Tapie et à laquelle nous souhaitons bonne chance; elle le mérite.

La rédaction: J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.